

—dait point de vue l'ex-baron Arnold de Reiss, qui, sans défiance, continuait sa route. Soudainement elle cessa de le voir. Il venait d'entrer dans un établissement de vin-restauration. La jeune femme descendit du fiacre.

—Je vous quitte, dit-elle au cocher en lui mettant dans la main une pièce de cent sous et une carte de madame Augustine, vous allez à cette adresse porter les étoffes qui sont dans la voiture.

—Bien, ma petite dame.  
—Si on vous demande, ce qui est certain, pourquoi je ne suis pas avec vous, vous répondrez qu'une affaire imprévue me retient dehors, et que je rentrerai le plus tôt possible.

—Suffit.  
—Donnez-moi votre numéro.  
—Voici.

Le cocher tourna bride de nouveau et s'éloigna. Amanda, baissant sur sa figure la voilette épaisse de son chapeau, se dirigea vers l'établissement dont Ovide venait de franchir le seuil et qui n'était autre que le "Rendez-vous des boulangers." En passant, elle jeta un coup d'œil dans la boutique où se trouvaient un comptoir de marchand de vin et deux ou trois petites tables rondes. Cette boutique n'était occupée que par le patron assis au comptoir, mais on voyait au fond, par la porte ouverte, une vaste salle au milieu de laquelle se dressait une table de dimensions tout à fait inusitées. Autour de cette table allaient et venaient des servantes, puis au fond, près d'un fourneau, l'homme en qui l'essayeuse reconnaissait Ovide Soliveau. Amanda entra résolument dans la boutique et demanda au marchand de vin :

—Avez-vous un cabinet, monsieur ?  
—Oui, madame, un cabinet tout frais, en voilà la porte. Et le patron désignait le cabinet que nous connaissons et qu'un vitrage séparait de la grande salle.

—Veuillez me le donner, reprit Amanda, et me faire servir à déjeuner.

—Qu'est-ce que madame mangera ?  
—N'importe quoi. Ce que vous aurez, une tranche de viande chaude ou froide, avec un demi-bouteille de vin blanc et de l'eau de seltz.

—Tout de suite, madame. Donnez-vous la peine d'entrer. Amanda se glissa dans le cabinet dont elle referma la porte derrière elle.

—D'ici je ne le perdrai pas de vue, se dit-elle en soulevant un des coins du rideau de mousseline étendu sur le vitrage, je le verrai sortir, je le suivrai s'il le faut jusqu'à ce soir, et je parviendrai à savoir où il demeure et ce que signifie ce nouveau déguisement.

En ce moment le bruit d'une conversation dans la grande salle arriva très distinctement jusqu'à la jeune femme par le vasistas entr'ouvert. Étonnée d'entendre si bien les voix, elle prêta l'oreille.

—Voyons, voyons, il ne faut pas me faire jaboter si longtemps que ça, mon petit Bourguignon, disait la patronne, j'ai de la besogne ce matin par dessus la tête, vous le savez bien. Qu'est-ce que vous voulez pour déjeuner ?

—Comme d'habitude, la maman.  
—Ne mangez pas trop, c'est un bon conseil que je vous donne. Sans ça vous n'aurez plus faim pour le repas de tantôt.

—Soyez paisible, la maman. On veillera sur son appétit.  
—Vous avez promis qu'on rirait, fit la servante Marianne en continuant à mettre le couvert.

—J'ai promis, je tiendrai, vous verrez. Je ne vous dis que ça ! Servez-moi vite, je meurs de faim.

—La soupe est trempée, dit la patronne.  
—Où vais-je me mettre ?  
—Au fond de la salle. Vous voyez qu'on a réservé des petites tables pour les clients. Allez vous asseoir, je vous sers de suite.

Ovide se dirigea vers une des petites tables placées près de la cloison séparant la grande salle du cabinet. Si Amanda avait un instant douté que l'homme qu'elle venait de suivre fût positivement l'ex-baron Arnold de Reiss, le son de sa voix lui eût enlevé ses doutes. L'identité, pour elle, était indiscutable. On venait de lui servir une omelette et une tranche de jambon. Ovide, très préoccupé de ce qu'il avait à faire, ne se doutait même pas qu'il y eût quelqu'un dans le cabinet. Marianne vint mettre son couvert et plaça devant lui une écuelle de soupe aux choux.

—Voilà toujours un commencement, fit-elle. Je vais vous apporter du pain, du fromage et du vin.

—Oui, dépêchez-vous, ma brave fille et je vous montrerai quelque chose.  
—Quoi donc ?  
—Vous verrez.

Amanda debout, auprès du vasistas entr'ouvert, ne perdait pas une seule des paroles échangées. A travers les rideaux mal joints, elle apercevait Ovide lui tournant le dos. Marianne revint et plaça sur la table les objets annoncés.

—Maintenant, reprit elle, qu'est-ce que vous allez me montrer ?

—Ah ! ah ! curieuse ! vous êtes pressée. Eh bien vous allez voir.

Ovide tira de sa poche deux petites boîtes de maroquin, l'une rouge et l'autre noire. Il ouvrit celle de maroquin rouge. Sur une doublure velours bleu brillait une paire de boucles d'oreilles.

—Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça ? demanda-t-il.  
—Dame ! je dis que c'est joli et que ça vaut de l'argent ! Est-ce que c'est un cadeau que vous comptez faire à maman Lison ?

—Tout juste.  
—Eh bien, c'est gentil de votre part, et la pauvre chère femme sera bien contente !

—Je le désire et je l'espère.  
—Moi, j'en suis sûre. Dans l'autre boîte, qu'est-ce qu'il y a ?

—Encore une paire de boucles d'oreilles.  
—Vous lui en donnez deux paires, alors ?  
—La seconde n'est point pour elle.  
—Pour qui donc ?  
—Pour vous, Marianne.  
La servante devint rouge jusqu'aux oreilles.  
—Pour moi ! répéta-t-elle.  
—Oui, ma fille, et dites-moi si elles sont de votre goût. Ovide ouvrit le second écrin. Marianne poussa un cri de joie

—Mais c'est magnifique ! s'écria-t-elle. Vous vous moquez, bien sûr, en disant que c'est pour moi.

—Je ne me moque pas du tout, et je suis enchanté de vous être agréable.

—Oh ! merci, monsieur Pierre ! merci ! merci ! vous êtes trop gentil ! Je les mettrai quand j'irai m'habiller pour servir.

—C'est ça, ma fille  
La servante referma la petite boîte, la glissa dans sa poche et reprit :

—Monsieur Pierre, j'aime bien qu'on chante. Vous nous chanterez des bêtises hein ?  
—Tant qu'on voudra.

—Faudra faire chanter tout le monde  
—Tout le monde chantera.  
—Même la maman Lison ?

—La maman Lison comme les autres  
—C'est ça qui serait drôle, mais je crois bien que vous n'y parviendrez pas. Elle a toujours l'air de partir pour un enterrement. Impossible de l'égayer.

—Si vous vouliez, Marianne, ce serait bien facile.  
—Comment ça ?

Il ne s'agirait que de la rendre un peu "pompette," de lui donner un "petit plumet."

—Mais ce n'est pas moi qui lui verserai à boire.  
—Inutile qu'elle boive beaucoup.

—Alors, comment ça dépend-il de moi ? Qu'est-ce qu'il faudrait faire ?

A cette minute précise la patronne appela Marianne.  
—Attendez une minute, fit la servante. Je vais revenir. Et Marianne se rendit aux fourneaux où la maîtresse du logis avait un ordre à lui donner. Au bout de deux ou trois minutes elle accourut rejoindre Soliveau.

—Vous disiez donc, reprit-elle curieusement, qu'il ne faudrait pas qu'elle boive beaucoup pour être un peu pompette et se mettre en gaieté.

—Je disais cela. On boira des liqueurs, n'est-ce pas, après le café ?

—Et pendant, et même avant. Ce sera un banquet où rien ne manquera.

—Alors, nous pouvons nous entendre. Après le café je dirai que je paye ma bienvenue, je ferai mon cadeau à maman Lison, et on l'arrosera d'un verre de vraie chartreuse. Eh bien, il ne s'agit que de verser dans un des carafons que vous mettez de côté, une cueillerée d'une certaine liqueur que j'ai apportée.

—Si ça allait lui faire du mal, à cette pauvre femme ! s'écria Marianne.

—Du mal ! jamais de la vie ! répliqua Soliveau ; ça la rendra gaie, tout simplement, et nous lui ferons chanter ensuite ce que nous voudrons, même des gaudrioles.

NCI

—Vous m'assurez que ça ne peut pas l'indisposer ? reprit Marianne avec insistance.

—Je vous le jure, foi de Dijonnais et de bon enfant !  
—Eh bien, alors, ça va ?

—Quand je me lèverai pour faire un "speech," vous vous apprêterez, poursuivit Ovide ; je demanderai de la chartreuse afin d'arroser mon cadeau, et vous remplirez le verre de maman Lison.

—Mais, si j'en versais aux autres ! demanda la servante.  
—Ah ! pas de plaisanterie ! tout le monde aurait un "plumet."

—Ça serait rigolo.  
—Non, car on ne s'entendrait plus, ça serait à qui parlerait le plus haut et chanterait le plus fort.

—Au fait, c'est vrai. Je tiendrai deux carafons, chacun d'une main, et, sans en avoir l'air, je me verserai qu'à maman Lison de celui qui sera préparé.

—C'est bien ça.  
—Où est-elle, votre liqueur ?  
—Il faudra me donner un carafon de chartreuse, je la verserai moi-même, car vous pourriez en mettre trop. Alors, l'effet serait manqué. Au lieu de la gaieté, ce serait le sommeil qui viendrait.

—Je vais chercher ce qu'il vous faut.  
Marianne s'approcha d'une table sur laquelle le sommelier transvasait des alcools de diverses couleurs dans de petits flacons numérotés. Chaque numéro constatait le nombre de petits verres que le récipient pouvait contenir.

—Jacques, demanda-t-elle, vos carafons de chartreuse sont-ils prêts ?

—Oui, mamselle Marianne.  
—Donnez-m'en un, s'il vous plaît.  
—Les voilà, choisissez vous-même.

La servante en prit un et rejoignit Ovide. Celui-ci avait d'avance tiré de sa poche le flacon acheté à New-York et dans lequel il restait, nous le savons, les trois quarts du liquide. Il tira du carafon la valeur d'un petit verre de chartreuse qu'il remplaça par la même quantité de liqueur canadienne ; il agita pour opérer le mélange, reboucha le carafon et le tendit à Marianne en lui disant :

—Surtout, ne mêlez pas avec les autres !  
—Soyez tranquille, répondit-elle en le mettant dans sa poche. Je sais où le placer et je ne me tromperai pas.

Ovide se frotta les mains.

—Ma parole, je crois que nous allons bien rire ! s'écria-t-il joyeusement.

—J'en ris d'avance ! appuya la servante

Et elle quitta le Dijonnais pour reprendre le cours de ses travaux. Le misérable acheva tranquillement son déjeuner. Pas une des paroles échangées entre lui et Marianne n'avait échappé à mademoiselle Amanda. Passant tour à tour de la surprise à la stupeur, puis à l'épouvante, elle se demandait quelle était la personne qu'on appelait "Maman Lison," et à qui Ovide Soliveau voulait faire boire l'infamale liqueur qui avait failli la tuer elle-même à Bois-le-Roi. Quel crime cet homme avait-il donc encore à commettre ? Quels projets sinistres échafaudait-il ? Une sueur froide mouillait les tempes de l'essayeuse de madame Augustine. Ce qu'elle venait d'entendre lui causait une oppression singulière, l'anéantissait en quelque sorte.

Tout à coup, elle releva la tête, et sa physionomie devint énergique, tandis qu'une flamme passagère s'allumait sous ses paupières. Par l'entrebaillement du rideau elle jeta un regard sur Ovide qui venait de quitter sa chaise et allumait une cigarette. La maîtresse de l'établissement s'approcha de lui.

—Eh bien ! avez-vous trouvé du travail ? lui demanda-t-elle.

—Pas encore, mais je me suis présenté hier dans une maison du quartier et on m'a dit de repasser aujourd'hui, répondit-il. J'y vais.

—Bonne chance, alors !  
—Merci, la bourgeoise !

—Vous savez qu'on se met à table à midi sonnante.  
—Oui, oui. Aucun danger que je me mette en retard. Je serai là d'avance pour prendre un bitter. Il n'est que dix heures, j'ai grandement le temps de faire ma course.

—Allez donc, et revenez vite.  
Ovide quitta la grande salle, traversa la boutique donnant sur la rue et sortit du "Rendez-vous des boulangers."

Amanda avait suivi de l'œil tous ses mouvements. Elle le vit s'éloigner, mais ne bougea point. Quoique son repas fût achevé, elle attendit quelques minutes dans une immobilité complète. Marianne vint débarrasser la table sur laquelle Ovide avait déjeuné. Mademoiselle Amanda, approchant alors sa bouche du vasistas entr'ouvert permettant d'entendre tout ce qui se disait dans la salle, et réciproquement, appela d'une voix un peu basse, mais distincte :

—Mademoiselle Marianne.

La servante regarda tout autour d'elle d'un air ahuri, et demanda :

—Qui... qui me parle ?  
—Moi.

—Où ça, vous ?  
—Dans le cabinet. Voulez-vous venir un instant ? J'ai quelque chose à vous dire.

—J'y vais.  
Amanda ferma le vasistas et laissa retomber le rideau. Marianne parut.

—Vous avez besoin de moi, madame ? fit elle en entrant.  
—Oui, mademoiselle.

—Tout à votre service. De quoi s'agit-il ?  
—Je vais vous l'apprendre. Il y aura un grand repas chez vous, aujourd'hui.

—Oui, madame un banquet en l'honneur de Lise Perrin, qu'on appelle généralement dans le quartier "maman Lison."

—Quelle est cette maman Lison ?  
—Une brave porteuse de pain qui a failli être écrasée samedi dernier rue Git-le-Cœur, par un échafaudage dégringolant du haut d'une maison en réparation.

Amanda se sentit frissonner. Marianne poursuivit :

—Tous les garçons boulangers, tous les porteurs et toutes les porteuses de pain du quartier aiment maman Lison. Ils se sont cotisés pour lui offrir un banquet de réjouissance.

—Et, cette brave femme, vous l'aimez aussi sans doute, vous, mademoiselle Marianne ?

—Mais certainement que je l'aime ! C'est une si digne créature.

—Eh bien ! alors, Marianne, vous ne ferez point ce que l'homme avec qui vous causiez tout à l'heure vous a conseillé de faire.

La servante demeura stupéfaite.  
—Comment savez-vous ? balbutia-t-elle au bout d'un instant.

Mademoiselle Amanda étendit sa main vers le vitrage et dit :

—Le vasistas était ouvert, j'ai tout entendu.

—Alors madame a dû comprendre qu'il s'agissait d'une simple plaisanterie, d'une farce inoffensive. On veut s'amuser un brin et rendre gaie maman Lison qui a toujours l'air de broyer du noir.

—Vos intentions ne sont point mauvaises, je le sais, Marianne. Mais vous y renoncerez.

—Pourquoi ça ? Croyez-vous que le Dijonnais ait mis dans le flacon quelque chose qui puisse faire du mal à maman Lison ?

—Je crois qu'il agit dans un but qui n'est pas du tout celui d'égayer la pauvre femme.

—Vous connaissez donc le Dijonnais, madame ?  
—Je le connais, et je vous jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, que cet homme a de méchants desseins. En conséquence, je vous supplie de ne point aider à les exécuter.

—De méchants desseins ? répéta Marianne tremblante.  
—Oui, Marianne, voulez-vous gagner deux cents francs ?  
—Tout de même.

—Et empêcher qu'on ne commette une action odieuse ?  
—Oui, madame, je le veux bien, et même je le désire, pas tant pour les deux cents francs que pour empêcher le mal. Moi qui croyais ce monsieur Pierre un si brave homme et qui ai accepté de lui un cadeau.